

CHAPITRE

I

**LA VIE
EN POINTILLÉS**

Je m'appelle « Doune ». Gabriel, mon frère aîné m'a affublé de ce sobriquet. Allez savoir pourquoi ? Peut-être un bref et voluptueux clin d'œil à Henri Salvador avant l'heure ?

*Ma Doudou est partie tout là-bas,
D'l'autre côté de la mer qu'est d'avant moi
Sur ma tête y'a toujours le soleil
Mais là-bas c'est sûrement pas pareil
Elle reviendra pas...*

Doudou, Doudoune, Doune... C'est fou ce que les surnoms idiots vous collent à la peau. Après des années, impossible de s'en débarrasser. Du coup, je me sens de nulle part. Trop tard, le mal est fait. J'entre tôt en résistance. À défaut d'être méchant, je serai mauvais !

Je suis né peu de temps avant la débâcle et suis mort à deux ans. Dans un article publié en 1899, Freud freudonne la nature tendancieuse de la mémoire. Les premiers souvenirs d'enfance astiquent les choses secondaires, sans effet – ainsi notre mémoire d'adultes se tamponnerait-elle parfaitement de ces premières impressions si caractéristiques. Ainsi se boirait la vie. Lire entre les taches, mauvais buvard et condensé d'eaux fortes... Sigmund se sera lourdement trompé en ce qui me concerne. Si son imposture géniale a

attiré tous les crédules de son temps, il a glorieusement brouillé les pistes avant de devenir un mythe. Érection oblige, les dogmes statuent ses théories fumeuses. La psychanalyse devient un creuset saumâtre, sordide carnage au milieu d'un sacré capharnaüm.

Le souvenir commence dès les premières cicatrices. À bien regarder celles des autres on décroche sa pierre tombale. Je me mets à moudre ma souffrance indélébile et le présent se fige. Dans mon intérieur pierre, mes vaisseaux se glacent. Le mouvement se décalque sur ma propre immobilité. Ma vie repart à l'envers. Lenteurs, chutes et reptations jusqu'à ce jour où je revois ma mère par ce matin d'hiver. Elle me permet de sortir malgré le froid. Pas plus loin que la barrière au fond du jardin ! Elle m'emmitoufle dans un manteau de lapin brun et me recouvre d'une capuche aux passants tressés. Me voilà affublé de deux pompons de fourrure autour du cou comme les testicules d'un lapin myxomateux. Pourquoi les parents prennent-ils autant de plaisir à ridiculiser leur progéniture ? Sont-ils dépositaires du savoir, de ce satané sceau de leur différence ? Si les adultes redoutent l'humiliation, les enfants connaissent le prix du ridicule et de l'isolement. Ils pleurent à voix basse, loin de leurs camarades et tordent avec persistance leur détresse feutrée.

Dehors, l'air est glacial. La terre de l'allée est devenue aussi dure que le gneiss. Le ciel se ficelle d'un gris acier lugubre mais très pur. Durant la nuit, la bruine a emprisonné la nature – gangue de cristal mortuaire. Les branches du pommier crient pitié sous la couche glacée. Cette atmosphère dense aurait dû impressionner un petit enfant, mais le

soleil ratifie ce décor de verre. Je n'ai plus que quelques heures à vivre et je gambade joyeusement « pas plus loin que la barrière au fond du jardin ! ».

Au bout du domaine, un édifice en bois vermoulu sur amas de pierre. Les Alpes en moins, la cabane tient du mazot valaisan. De l'autre côté de la barrière, un couple silencieux s'affaire à une tache opaque. Que fourgonne-t-il sourdement, si consciencieusement...? En m'apercevant Monsieur et Madame Borné me font signe d'approcher. La scène me pétrifie. Ces deux vieux écument et soufflant comme des bisons, dépiautent un lapin suspendu par les pattes de derrière à une corde à linge. L'animal semble encore vivant... Sous ses pauvres poils collés par la sueur, son regard absorbe le mien. Comment échapper à la terreur poisseuse ? Le dégoût me gagne dans une détresse respiratoire.

Je suis paralysé. Fascination morbide pour ce petit corps supplicié. Je racle péniblement mon double fond façon mauvaise croûte de l'âme. L'effroi injecte sa moiteur. Monsieur Borné revient à la charge. Saisissant à pleines mains la tête du lapin, d'un coup sec, il arrache le reste de la peau. L'animal écorché se dandine au bout de sa corde. Dans ma tête d'enfant, tout s'esquinte, mais, cataracte amère de l'espoir, est-il encore vivant... ? D'un geste leste et d'un coup de spatule aiguisée, son épouse lui fait sauter l'œil apotropaïque. Le sang dégouline par jets dans le bol de céramique jaune posé par terre en plein soleil. Tâches rouges sur mes brodequins blancs. Sans bouger, je regarde, hagard, déraciné. Quelques vagues morceaux de sentiments et déchirures qui flottent en apesanteur.